

*Lyon. Ainsi va le monde. On apprend à cinq heures du soir la mort de cinq ou six mille hommes, et on va gaiement à l'opéra à cinq heures et un quart."*

À Jean-Robert Tronchin (11 avril 1759) :

*"Je paye actuellement très régulièrement quatre-vingts ou cent personnes qui travaillent pour moi."*

Au même (7 août 1759) :

*"On parle d'une bataille entre mes Prussiens et mes Russes. Cela est très vraisemblable. Le roi de Prusse [l'ennemi très cher, bien sûr !] m'écrit du 18 juillet qu'il compte sur cette bataille. Nulle nouvelle de M. Thurot le corsaire. Qu'on se batte ou non sur terre et sur mer, voici toujours pour quinze mille livres [75 a.d.t.] de lettres de change, mon cher correspondant."*

À peine six mois plus tôt, Voltaire avait publié anonymement un certain "Candide"... C'est à mourir de rire !

Il n'en reste pas moins que, grâce à la Correspondance de ce sinistre personnage, nous venons de découvrir une part essentielle de la vie quotidienne de la grande bourgeoisie internationale de cette époque, mais aussi des époques qui ont suivi, la nôtre y compris, bien sûr.

### **Apprendre à jouir "luxueusement" du malheur d'autrui**

Si Voltaire s'est toujours présenté comme un fervent disciple de John Locke, il lui est également arrivé d'être bouleversé par la lecture d'un auteur de langue anglaise bien plus sulfureux : Bernard Mandeville, qui avait publié en 1714 - Voltaire ayant alors tout juste vingt ans - un texte intitulé "*La Fable des abeilles*". Plus tard, non content d'en réaliser une traduction en langue française en compagnie de la marquise du Châtelet, Voltaire s'inspirera directement de cet écrit, qui avait fait scandale, pour rédiger, cette fois sous son propre nom, un long poème : "*Le Mondain*".

Qu'y avait-il donc de si passionnant chez Mandeville pour un poète de cour dont quelques heureuses spéculations plus ou moins crapuleuses venaient de faire, en très peu d'années, un homme très riche ? Tout simplement l'essentiel du schéma idéologique et politi-

que qu'il allait développer, en particulier dans sa Correspondance, jusqu'à son dernier souffle.

Mais ici encore, ce que nous découvrons à travers la personne de Voltaire s'étend à l'ensemble de cette classe sociale que nous désignons comme étant la grande bourgeoisie internationale, qu'elle soit celle de son époque ou celles des deux siècles suivants...

Or, avec cette "élite" qui représente l'extrême pointe de la domination économique, politique et idéologique, il convient de prendre les choses de très haut. D'une certaine façon, dans ces trois dimensions, ce qui surplombe le tout, parce qu'il s'agit de l'étalon de l'extrême richesse et d'un étalon destiné à enflammer le regard de tout un chacun, c'est le luxe. C'est d'ailleurs le sujet du "*Mondain*". Évidemment, le luxe ne se résume pas à ses sommets. De proche en proche, il peut descendre jusqu'à une consommation qui, si elle conserve un caractère ostensible ou même ostentatoire, peut ne pas exiger d'être l'apanage de gens exagérément fortunés... Mais, tout de même...

Quoi qu'il en soit, voici ce que Bernard Mandeville pouvait en dire au tout début du XVIII<sup>ème</sup> siècle :

*"Le luxe complet ne se voit que dans les nations très peuplées, et encore seulement dans leur partie supérieure ; et plus cette partie est considérable, plus étendue encore sera proportionnellement la partie la plus basse, la base qui supporte tout l'édifice, la multitude des pauvres qui travaillent."*

Pauvres, certes, mais qui travaillent : tout est dit.

Or, Bernard Mandeville veut nous en dire plus, bien plus que n'osera le faire la quasi-totalité des divers promoteurs de la propriété privée des moyens de production et de la liberté d'entreprendre, à l'exclusion toujours du philosophe de Ferney...

### **Ces pauvres qui travaillent**

Le font-ils de gaieté de coeur ? Évidemment non, comme s'en inquiète l'auteur de "*La Fable des abeilles*" (1714) :

*"Tout le monde sait qu'il existe une foule d'ouvriers tisserands, tailleurs, drapiers, et vingt autres encore, employés à la journée qui,*